

porcelaine armoriée de l'écusson royal, employée pour le service ordinaire.

Cette vaisselle porte encore le chiffre d'Alphonse XII, mais toutes les fois qu'il faut en renouveler quelque pièce, le chiffre ancien est remplacé par celui d'Alphonse XIII.

Après le dîner, tandis que les hommes passent au fumeur ou dans la salle de billard, Sa Majesté se rend avec les dames d'honneur dans un petit salon contigu où souvent les Infantes, tantes du Roi, vont la rejoindre. Et c'est l'heure enfin de l'intimité charmante où bruissent



Mariano Fernandez, prince des Gitanos.

les conversations familières; parfois on fait un peu de musique, puis, avant onze heures, la Reine se retire dans ses appartements. Mais elle ne saurait le faire sans passer au moins quelques minutes auprès de ses En-

fants qu'elle éveille d'un baiser et rendort d'une caresse.

L'amour maternel est si grand dans le cœur de S. M. Marie-Christine, qu'elle ne peut se priver trop longtemps de la présence de ses enfants; aussi, violant les



Palais royal d'Aranjuez (vue générale).

antiques et dures lois de l'étiquette, déserte-t-elle parfois sa table — que l'Infante préside alors jusqu'au dessert, car la Reine doit revenir au moins à ce moment — et s'en va dans la salle à manger où Alphonse XIII et ses sœurs, la Princesse des Asturies et l'Infante Maria-Térés, prennent leurs repas avec leurs gouverneurs et gouvernantes. Non plus souveraine, mais uniquement et tendrement mère, elle s'assied au milieu d'eux et oublie, pour un moment, les lourds soucis du pouvoir.

Enfin à onze heures du soir, c'est, par les grands escaliers, la silencieuse descente processionnelle des huissiers, des serviteurs et des gardes qui viennent prendre le service de

nuit. Et lorsque le suisse en grand uniforme, le tricorne en bataille et l'épée en verrouil, portant un énorme troussseau de clefs, a fini d'accomplir, à la lueur rougeâtre de son grand falot, la cérémonie quotidienne de la fermeture des portes du Palais, la maison royale, bien close, sous la garde des *monteros* et des *alabarderos* qui veillent, s'assoupit dans le silence.

---

## XXII

### La Crise

*It makers not how strait the gate  
How charged with punishments the  
I am the captain of my fate [scroll...  
I am the master of my soul!*

WILLIAM HENLEY.

Nous avons vu en maints passages de ce livre combien recueillie, bonne et sage est la vie de S. M. la Reine régente dont toute l'ambition, faite du sentiment du devoir, s'est résumée à ceci : élever un roi et lui remettre son royaume en bon état.

Notre siècle finit sur l'apothéose de trois reines, qui ont sauvé le prestige de la monarchie. A la vérité ces trois reines semblaient peu destinées, et encore moins préparées, à leur tâche.

La Reine Victoria, fille unique du sixième enfant de George III, élevée pauvrement par sa mère ruinée, la reine Victoria après plus de soixante ans de règne — au cours desquels d'ailleurs elle aura reconstitué sa fortune — mourra Souveraine d'un empire plus riche et plus vaste que ne le fut celui de Charles-Quint.

La Reine Emma, régente de Hollande, fille cadette du

plus petit prince non médiatisé, le prince de Waldeck-Pyrmont, duc de Géroldsein, pourvue d'une dot de 125.000 francs, et mariée pour ainsi dire *in extremis* au vieux roi, remet à sa fille Wilhelmine, la toute gracieuse Majesté, un royaume relativement florissant et un empire colonial entièrement transformé — la Hollande ayant eu le courage de remanier trois fois au cours de ce siècle son administration des colonies.

Mais celle qui eut et aura la tâche la plus rude, celle qui, incontestablement, a dû penser et agir au-dessus des forces humaines, c'est bien la petite-fille du dernier archiduc palatin, celle qui ne rêvait point de couronne et qui porta la plus noble de toutes — S. M. Marie-Christine.

Restée veuve, très séduisante sans être belle, à jamais endolorie, sa gaieté spirituelle d'antan se transformait de suite, sans à-coup comme sans forfanterie, en le sentiment de ses devoirs. Ces devoirs, on sait comment elle les a remplis, mais non pas sans quelque hauteur peut-être, et c'est par là seulement que la médisance a tenté de l'éprouver.

Cependant on lui a reproché son économie, on en a fait de l'avarice et parce qu'elle voulait refaire une fortune à l'enfant qui doit régner dans un siècle où l'argent sera plus férocement despote que dans le nôtre, parce qu'elle voulut constituer des dots à deux filles, peu faciles à marier — car au siècle prochain, trouvera-t-on encore des princes catholiques? — on l'a taxée d'avarice! Or la fortune personnelle d'Alphonse XII était légère.

On lui a reproché aussi de s'être fait construire un

palais à Saint-Sébastien et sur ce palais d'avoir fait acte de propriétaire, en y apposant ses armes personnelles. Mais ce reproche ne paraît-il pas étonnant dans un pays où les femmes ne perdent pas leur nom de jeune fille en se mariant et où la propriété et sa transmission par les femmes est admise? — D'autre part, la propriété personnelle d'une femme n'est-elle pas toujours marquée à son chiffre?

Il vaut mieux voir là une conséquence de la vie particulière à cette souveraine dont l'isolement obligé empêcha la fusion complète entre elle et son peuple.

Les grincheux lui reprochent, enfin, ses alliances et jusqu'à ses deuils — une grande-tante ou une arrière-cousine décédées au fond de la Bavière, alors que tout le monde en Espagne ignorait jusqu'à leur existence, — et l'on ne veut pas voir que depuis cent ans la Cour d'Espagne n'avait pas ou peu d'alliances par suite de mariages entre proches; que d'autres cours, ainsi celle d'Angleterre, comptent plus de cent jours de deuils officiels dans l'année, et qu'enfin le Palais royal sera toujours mélancolique tant qu'une femme vouée au veuvage perpétuel et au deuil tiendra la place d'un Roi mineur.

Et sur qui voulait-on que cette Reine s'appuie, dans cette situation si nouvelle de régente d'un royaume particulièrement difficile à gouverner?

Le Saint-Siège? mais on lui reprochait ses sympathies pour l'Espagne; et le chancelier de fer ne pardonnait pas au Pape d'avoir laissé l'Espagne maîtresse des Carolines. La France? mais en 1886 la République française n'était pas reçue par les royautés; puis on avait encore sur le

cœur l'accueil fait à Alphonse XII à son retour d'Allemagne. L'Autriche ? mais on reprochait amèrement au feu Roi ce voyage qui semblait mettre l'Espagne à la remorque de la Triple alliance. Comme en fait, l'Empereur François-Joseph était son meilleur appui et son seul conseiller possible, il était bon d'y mettre une sourdine, d'avoir recours à un intermédiaire, qui ne pouvait être mieux choisi que dans la personne de la mère de Sa Majesté, la très agissante archiduchesse Élisabeth. Plus tard, quelque historien se trouvera sans doute pour dire que cette influence occulte a sauvé l'Espagne d'alliances toujours périlleuses pour les États faibles.

Pour conclure, énergique et généreuse, femme de tête et de cœur, « armée d'un sang-froid impeccable et d'un tact infailible », accueillante aux artistes comme la reine Marguerite, elle rappela souvent les qualités de son illustre aïeule, la grande Marie-Thérèse d'Autriche ; selon le mot de Napoléon sur la duchesse d'Angoulême, « elle fut l'homme de la MAISON d'Espagne ».

Cette phrase du message qu'elle adressait au Cortès, le 22 avril dernier — quelques heures avant que les États-Unis ne déclarassent la guerre injuste à l'Espagne — sera son plus bel éloge.

« En m'identifiant ainsi avec la nation, non seulement j'accomplis les devoirs que j'ai juré de remplir en acceptant la Régence, mais je cherche aussi à fortifier mon cœur de mère, avec la confiance que le peuple espagnol, en se groupant autour du trône de mon fils, le soutiendra avec une force que rien ne saurait abattre jusqu'au



moment où il lui sera donné de défendre en personne l'honneur de la nation et l'intégrité du territoire. »



Mais revenons, avant que se termine ce livre, vers Sa Majesté le jeune Roi, que nous avons laissé au moment où ses premiers professeurs allaient lui enseigner ses premières leçons.

La caractéristique d'Alphonse XIII depuis ce moment fut une extraordinaire volonté et un instinct parfait des droits et des devoirs d'un monarque.



Amiral Cervera.

Comme un grand personnage — familier du cercle intime de la Reine — l'appelait un jour « Bubi », du petit nom de tendresse que lui donnait sa mère, le jeune roi, qui avait alors huit ans, fut grandement offensé.



— Je suis « Bubi » pour maman, s'écria-t-il ; pour vous, je suis le Roi, *el Rey!*

S. M. Alphonse XIII exposait dernièrement aux membres autrichiens venus à Madrid pour le congrès d'hygiène et de démographie, le programme de ses études et de ses journées, il leur disait qu'il avait chaque jour trois heures de classe et qu'il apprenait en espagnol la religion, l'histoire, la géographie, l'algèbre, la géométrie et les sciences naturelles. En outre, il travaille le latin, le français, l'anglais, l'allemand et la musique ; il prend aussi chaque jour une leçon d'équitation, et comme il aime beaucoup monter à cheval il reste ordinairement pendant deux heures au manège, montant chacun des dix poneys de son écurie particulière.

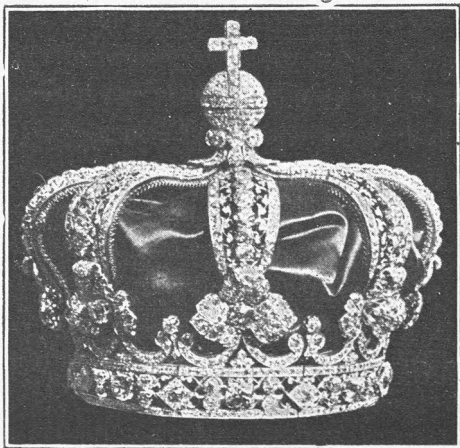
La Reine fait de longues promenades avec lui et ses deux sœurs à travers la campagne : ils sont conduits dans un landau attelé de quatre mules et escortés de quatre gentilshommes à cheval. Le roi est de caractère joyeux et facile. Il lit avec grand plaisir des livres de voyage ou de guerre, et son occupation favorite est de faire manœuvrer sur une grande table d'innombrables soldats de plomb, manœuvre dans laquelle il est souvent aidé par « de vrais officiers ». Il paraîtrait même qu'il préfère ce genre d'exercice à l'étude de l'histoire, de la géographie, de la géométrie et des sciences naturelles ; le contraire serait surprenant.

Aujourd'hui, il a douze ans passés, le Roi d'Espagne ; hier, il faisait, en grande et émouvante pompe, sa

première communion et dans le recueillement et la pureté de son âme d'enfant il demandait que le Droit triomphât de la Force. C'est qu'à cette heure grave où, dans une guerre plus inique que toutes les guerres passées, le sort de son peuple est en jeu, il partage toutes les angoisses « maternelles » et *nationales*. Chaque matin, il demande avec anxiété des nouvelles de son « bon ami » Cervera, l'amiral qui assume en ce moment la charge de faire revivre devant l'Amérique, commerçante, hypocrite et rapace, l'héroïsme, et la chevalerie, et la beauté du peuple espagnol. Chaque jour il supplie :

— Je veux partir, sanglote-t-il, un roi n'est pas un enfant quand son peuple se bat...

Et le pauvre « martyr d'une trop lourde couronne » rêve de combattre avec les siens et, si c'est la Destinée, de mourir avec son peuple.



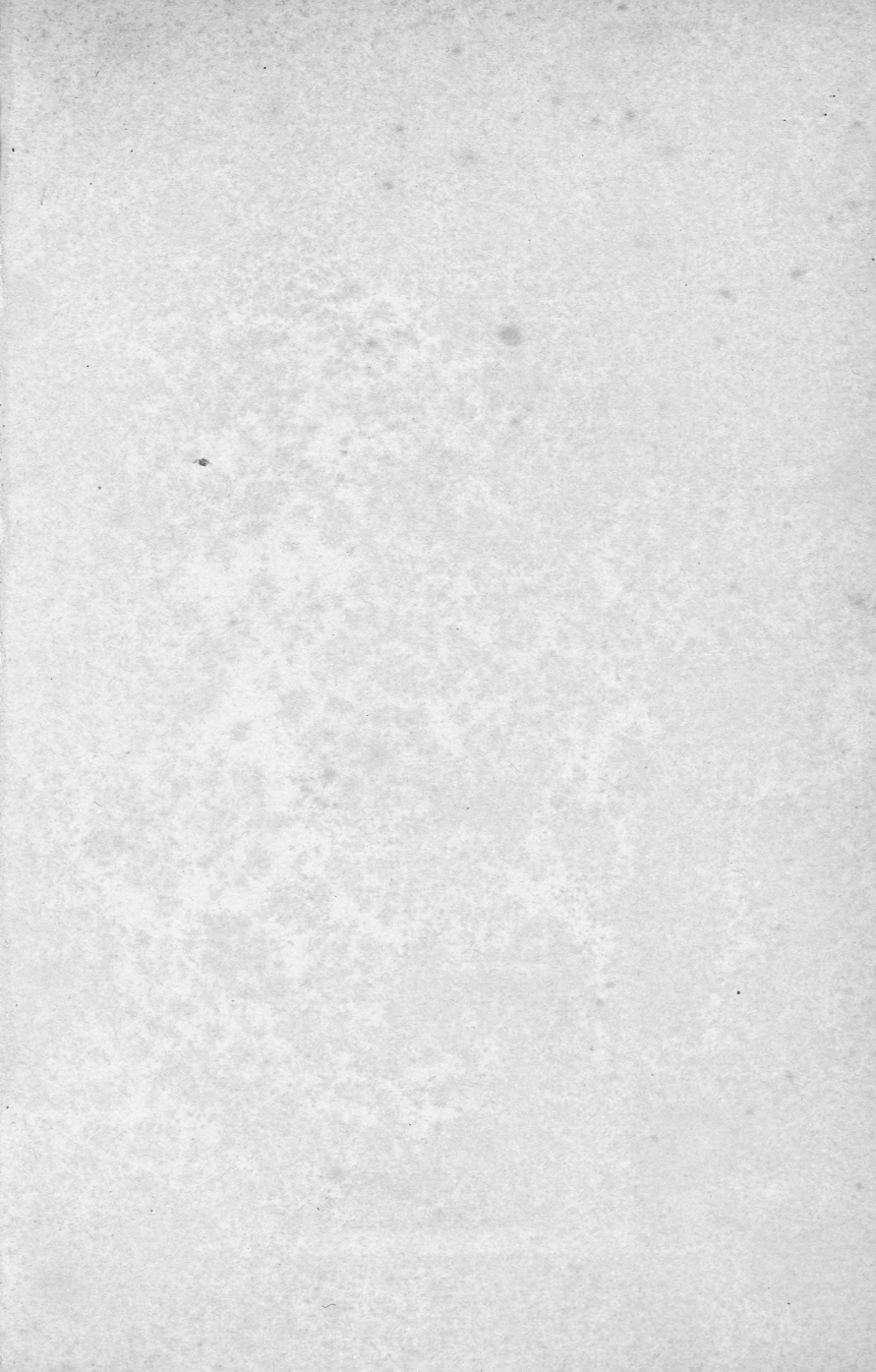
## ERRATUM

---

**Page 51.** — « *Décret royal commandant le deuil officiel.* »

Par suite d'une erreur de correction, ce décret édicté par Ferdinand VII est attribué à S. M. Alphonse XII. Nous n'avions donné cette pièce d'un caractère absolutiste que comme document d'un intérêt rétrospectif contraire au libéralisme d'Alphonse XII qui se serait révolté à la pensée *d'imposer* son deuil.

---



Biblioteca Regional de Madrid



1001335

10728



1001335



